

mouvements de la Saxe, lui parurent assez graves pour ne pas quitter le Nord. Tassile avait invoqué la médiation du pape Paul auprès de Peppin, et les négociations furent aussi renouées avec Waïfer, mais sans résultat. C'était quelque chose pour Waïfer que d'avoir gagné un an : il employa ce répit à reformer son armée, et, au printemps de 765, il saisit hardiment l'offensive : trois corps d'Aquitains et de Wascons se jetèrent, le premier sur la Septimanie, le second sur le Lyonnais, et le troisième sur la Touraine (Tours, quoique situé sur la rive méridionale de la Loire, ne faisait point partie de l'Aquitaine). Les trois attaques échouèrent également : la troisième fut repoussée par l'abbé de Saint-Martin de Tours, qui livra bataille à la tête des nombreux vassaux de l'abbaye. Partout le sort des armes tournait contre Waïfer : « le roi Peppin, dit le continuateur de Frédégher, croissait et se fortifiait incessamment, mais le parti de Waïfer décroissait de jour en jour ». La soumission de Tassile et la pacification de la Bavière, qui permit à Peppin de concentrer de nouveau toutes ses forces contre le Midi, fut pour Waïfer un coup terrible.

L'Aquitaine se lassait de cette effroyable lutte et semblait disposée à abandonner son chef. Waïfer prit une résolution désespérée : il sacrifia la moitié de ses États pour sauver l'autre ; il démantela Poitiers, Limoges, Saintes, Angoulême, Périgueux, presque toutes les places au nord de la Dordogne, et se retira dans le pays montagneux, boisé et accidenté, qu'arrose cette rivière, tâchant ainsi de couvrir la Wasconie, Bordeaux et Toulouse, et abandonnant à peu près tout le reste. Quand les masses frankes débordèrent en Aquitaine, à la suite du mal qui fut tenu à Orléans en mai 766, elles ne rencontrèrent plus d'ennemis : Peppin releva les murs de toutes les villes évacuées, y mit des garnisons frankes, tourna la position de Waïfer, passa la Haute-Dordogne et s'avança jusqu'à la Garonne. Beaucoup de seigneurs aquitains et de chefs wascons se rendirent près de Peppin, à Agen, et se soumirent à son pouvoir.

(767-768) Le dénouement approchait : Peppin, qui était allé hiverner aux bords de la Seine, s'appretait à une campagne décisive ; l'armée franke partit aussitôt après Pâques, mais, au lieu de marcher directement vers les contrées encore insoumises, elle descendit la vallée du Rhône, entra en Septimanie, et se porta par Narbonne



SOLDATS DE CHARLEMAGNE

sur Toulouse : tout tomba devant cette manœuvre de grand capitaine ; les dernières cités de l'Aquitaine orientale, ainsi prises à revers, se rendirent sans résistance : Toulouse, Albi, Rhodéz, la cité de Gévaudan ou Javouls, reçurent les Franks dans leurs murailles. L'été était à peine commencé ; Peppin n'accorda à ses leudes que le temps de reporter leur butin chez eux, et leur assigna un nouveau rendez-vous général à Bourges, pour le mois d'août. L'armée réunie,

il laissa la reine Berthe ou Bertrade, à Bourges, où il se faisait bâtir un palais en signe d'irrévocable conquête, et se mit, avec le gros de ses Franks, à la poursuite de Waïfer. Le duc d'Aquitaine et les troupes qui lui restaient fidèles ne tinrent nulle part en corps d'armée contre les Franks, mais se défendirent opiniâtrément par une guerre de surprises et d'embuscades à travers les ravins, les bois et les précipices de la région sauvage qui s'étend sur les confins du Limousin, du Périgord et du Quercy. Les dernières forteresses de Waïfer, les châteaux de Scoraille, de Turenne (*Torinnia*) et de Peyruce, furent emportés par Peppin; le duc Waïfer et ses compagnons furent chassés « de rocher en rocher, de caverne en caverne ». Peppin ne cessa de poursuivre Waïfer qu'à l'approche de l'hiver : il n'octroya qu'à grand'peine aux leudes quelques semaines de repos, et les cantonna dans la Bourgogne, sans leur permettre de retourner chez eux; c'était la première fois qu'une armée franke ne se dispersait pas à l'entrée de l'hiver.

Dès la mi-février, les Franks furent rappelés sous les drapeaux : Peppin en personne reprit la trace de Waïfer, et se dirigea par Saintes vers la Garonne : la mère, les sœurs et les neveux de Waïfer furent remis entre ses mains; le peu qui restait d'Aquitains indépendants firent leur soumission, et tous les chefs « des Wascons d'outre-Garonne », résolus de ne point attirer sur leurs pays les fléaux qui avaient désolé l'Aquitaine, vinrent trouver le roi, jurèrent fidélité à lui et à ses fils, et livrèrent des otages : c'était l'appui suprême de Waïfer qui s'écroulait. L'infortuné duc d'Aquitaine, abandonné de tous, hormis de quelques vaillants hommes qui avaient juré de mourir avec lui, errait çà et là sur les lisières du Périgord et du Poitou, dans les profondeurs de la forêt d'Édoble (la forêt de Ver), comme une bête fauve traquée par des milliers de chasseurs. Il déjoua pendant plusieurs semaines les recherches des légions qui fouillaient les bois dans tous les sens, et Peppin fut obligé de retourner sur la Loire sans avoir sa proie : il avait donné rendez-vous à

Celles-sur-Loire à une ambassade étrangère qui excitait vivement l'intérêt et la curiosité de la Gaule. Trois ans auparavant, le roi des Franks avait expédié des députés au fond de l'Orient, vers le puissant monarque que les Occidentaux appelaient l'*Amiramomeni*, par corruption du titre arabe *émir-al-moumenim*, c'est-à-dire le *prince* ou *commandeur des croyants* (le khalife) : après cette longue absence, les ambassadeurs franks arrivaient avec des envoyés du khalife Al-Mansor¹. L'ambassade *sarrasine* fut très bien accueillie, et reconduite à Marseille avec de grands honneurs. Les chroniqueurs ne nous apprennent pas le résultat des négociations; mais les événements de l'Asie et de l'Afrique en font comprendre aisément l'objet. Une grande révolution avait éclaté dans le sein de l'islamisme, et brisé l'unité du khalifat : une nouvelle dynastie, celle des Abassides, issue d'un oncle de Mahomet, ayant arraché le khalifat aux Ommeyyades ou Ommyades, l'Ommiade Abd-el-Rahman, échappé à la destruction de sa famille, s'était réfugié en Afrique, puis avait passé le détroit et s'était fait proclamer chef des Arabes et des Berbères d'Espagne; le souverain de l'Espagne était donc à la fois l'ennemi du roi des Franks et du khalife d'Asie, et c'était contre lui que ces deux adversaires cherchaient à s'entendre de si loin.

L'indomptable Waïfer avait, durant cet intervalle, rassemblé un certain nombre d'aventuriers, à la tête desquels il tenta une dernière fois de tenir la campagne; mais Peppin reparut bientôt sur la Charente avec l'élite de ses leudes. Waïfer regagna les cantons montueux du Périgord, suivi de près par quatre corps ou *scars* (*scara*, d'où escadron) de troupes frankes, qui s'efforçaient de l'enfermer et de l'écraser entre eux comme dans un piège. Waïfer n'eut pas même la consolation de mourir en combattant les Franks; quelques-uns des siens, voyant tout perdu, s'étaient décidés à acheter leur grâce par la perte de leur brave et malheureux chef. Peppin

1. Cet Al-Mansor, père du grand Haroun-Al-Reschid, fut le fondateur de Bagdad.

reçut bientôt la nouvelle que Waïfer avait été tué en trahison (2 juin 768).

Ainsi finit le royaume d'Eude et l'indépendance aquitanique. On ignore l'histoire administrative d'Eude et de ses fils; l'esprit de leur gouvernement avait été, selon toute apparence, assez romain, mais pas du tout ecclésiastique, et le clergé seconda mal leur résistance à la conquête carolingienne. L'Aquitaine ne périt pourtant pas avec Waïfer : réunie à l'empire frank, partagée entre des ducs et des comtes de la truste royale, contenue par des garnisons frankes, elle ne perdit point ses tendances anti-germaniques, et garda un caractère à part dans la monarchie.

Peppin ne survécut guère à l'accomplissement de son œuvre, l'unité politique de la Gaule; la fièvre le saisit à Saintes, où il était entré en triomphe aussitôt après la mort de Waïfer. Il prit la route de Tours, visita le monastère de Saint-Martin, et gagna péniblement Saint-Denis avec sa femme et ses fils; là, sentant que la vie lui échappait, il convoqua tous ses grands, « ducs et comtes, évêques et prêtres », et du consentement de tous, il partagea son royaume entre ses fils. Ce partage, incomplètement exposé par le continuateur de Frédégher, eut quelque chose d'étrange et d'inusité : Karle reçut l'Austrasie et toute la Germanie, moins le pays des Allemans; Karloman eut la Bourgondie, avec la Provence et la *Gothie* (Septimanie), l'Allemanie et l'Alsace. La Neustrie et l'Aquitaine furent partagées : Karle obtint la moitié occidentale de l'Aquitaine, avec le nord de la Neustrie, c'est-à-dire la contrée entre l'Oise, la Seine, la mer et l'Escaut; à Karloman fut donné le pays entre Seine et Loire, avec Soissons, Senlis et Meaux, et l'Aquitaine orientale. Peppin voulait, à ce qu'il semble, éviter le renouvellement des vieilles rivalités de la Neustrie et de l'Austrasie, en morcelant la première de ces deux régions. Il mourut d'hydropisie peu de jours après, le 24 septembre 768. Son fils *Charlemagne* l'inhuma près de son père *Charles-Martel*, à Saint-Denis. La destinée historique de



PEPPIN LE BREF

Peppin fut d'être étouffé, pour ainsi dire, entre ces deux noms gigantesques; s'il n'eût point eu un tel père et un tel fils, ce chef de la seconde dynastie des rois franks figurerait parmi les plus grands hommes du moyen âge.

II

Après les funérailles de Peppin, chacun des deux rois, accompagné de ses leudes, « s'en alla vers le siège particulier de son royaume », savoir : Karle, à Noyon, et Karloman, à Soissons; et, le même jour, 7 octobre, « ils furent élevés au trône dans ces deux cités par le consentement des grands et la consécration des évêques ». Le plus jeune, Karloman, était âgé de dix-sept à dix-huit ans; l'aîné, né dans le courant de 742, avait plus de vingt-six ans. On ne sait presque rien de son enfance, ni de sa première jeunesse; mais sans doute, dans cette rude guerre d'Aquitaine, où l'héritier des Peppin avait partagé les travaux et les exploits de son père, quelque chose de l'avenir du grand Karle s'était déjà révélé aux Franks.

Le début de son règne annonça ce qu'on devait attendre de lui en fait d'intelligence sociale et de vigueur politique et militaire. Il commença par présider, probablement à Rouen, le concile de mars 769, et par y promulguer un capitulaire qui renouvelait les canons du premier concile de Germanie, en 742, contre les prêtres chasseurs et guerriers, et touchant la hiérarchie cléricale et la bonne administration des diocèses. Après le concile, il présida le mal national, invita son frère à s'unir à lui pour la défense commune, et se dirigea rapidement vers la Loire. Une agitation menaçante se manifestait au midi de ce fleuve. A la nouvelle de la mort de Waïfer et de Peppin, « un certain Hunald, disent les *Annales* d'Éginhard, prétendit à régner (*regnum affectans*) ». C'était apparemment le vieux prince rentré dans la vie privée depuis vingt-quatre ans, qui repa-